

Sébastien Pilote

« Gaby est le père traditionnel par excellence. Il représente nos parents qui n'hésitaient pas à souffrir pour que leurs enfants puissent s'élever dans la société. »

Ismaël Houdassine

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Houdassine, I. (2013). Sébastien Pilote : « Gaby est le père traditionnel par excellence. Il représente nos parents qui n'hésitaient pas à souffrir pour que leurs enfants puissent s'élever dans la société. ». *Séquences*, (287), 40–41.

Sébastien Pilote

« Gaby est le père traditionnel par excellence. Il représente nos parents qui n'hésitaient pas à souffrir pour que leurs enfants puissent s'élever dans la société. »

Dans son premier long métrage **Le Vendeur** (2011), Sébastien Pilote mettait déjà en scène la crise économique à travers les déboires d'un vendeur d'automobiles en fin de carrière, qui subit les contrecoups de la fermeture d'une usine de pâtes et papiers au Saguenay. Le jeune réalisateur nous revient cette fois avec **Le Démantèlement**, un film qui s'inscrit définitivement dans la continuité de son œuvre précédente.

Propos recueillis par **Ismaël Houdassine**

Le Démantèlement met en scène Gaby, un éleveur d'agneaux qui décide – comme le titre du film l'indique – de démanteler sa ferme afin d'aider financièrement sa fille aînée. Un récit poignant dans lequel un père sacrifie tous ses biens pour le bonheur de sa progéniture. D'où vous est venue l'idée de raconter une telle histoire?

Le long métrage possède plusieurs genèses. Je venais de terminer **Le Vendeur** lorsque j'ai vu le court documentaire d'un ami cinéaste et photographe, qui s'attardait sur l'expérience douloureuse de son père maraîcher. Celui-ci voulait que ses enfants reprennent l'affaire familiale. Même si on voyait bien qu'il respectait la décision de son fils de devenir photographe, je sentais chez ce monsieur une grande tristesse de voir qu'il n'y aurait sans doute personne pour lui succéder. J'ai trouvé cela touchant et beau à la fois. Mon film rappelle aussi *Le Père Goriot*, le roman d'Honoré de Balzac qui s'était lui-même inspiré du *Roi Lear* de William Shakespeare.

On reconnaît effectivement *Le Père Goriot*, surtout dans le personnage principal interprété par Gabriel Arcand.

Comme tout le monde, je connaissais le roman. J'y suis retourné pour y prendre ce qui m'intéressait. Ce n'est pas une adaptation de l'œuvre, même si je m'amuse parfois à dire que le film est une sorte de *Père Goriot* au pays des cowboys. Dans le livre, Goriot est un personnage presque secondaire parmi une constellation de figures. Ce que j'en ai retenu, c'est l'idée de cet homme prêt à vivre comme un chien pour ses deux filles. Son amour est aveugle. Il n'hésite donc pas à faire de gros sacrifices. Balzac le décrit lui-même ainsi: « l'idée d'un homme dont la paternité se serait exprimée jusqu'à l'excès ».

Vous situez *Le Démantèlement* en pleine campagne, dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean dont vous êtes originaire.

Au Saguenay, les fermetures d'usines sont monnaie courante. On entend souvent des histoires de démantèlement. Mais plutôt que d'une usine, je voulais parler d'une ferme. Je me suis informé en amont. J'ai rencontré plusieurs agriculteurs. J'ai pensé qu'un éleveur d'agneaux était intéressant, d'un point de vue à la fois visuel et symbolique. Je n'ai pas eu peur de plonger dans les clichés avec cette image biblique de l'objet sacrifié. Ensuite, il existe quelque chose de marginal dans l'élevage des agneaux, qui n'appartient pas à la tradition de la région. Ceux qui pratiquent cet élevage sont souvent des gens qui



sont retournés à la terre dans les années 1970. Ils ont repris les fermes familiales en changeant la production, ce qui est sans doute le cas de Gaby – le personnage principal – qui se retrouve ainsi doté d'un passé hors cadre. On peut aisément l'imaginer tel un ancien hippie qui aurait repris avec sa femme la ferme de ses parents.

Vous dites que les clichés ne vous ont pas fait peur. Qu'entendez-vous par là?

Outre les symboliques religieuses de l'agneau ou bien du personnage de Marie qui, dans le film, est la mère des enfants, j'ai été attiré par d'autres clichés davantage cinématographiques. Je les ai utilisés sans gêne comme, par exemple, l'Americana avec les décors, les grands espaces et la casquette à la John Ford. Au niveau du pathos, je me suis laissé tenter par le mélodrame, un genre trop souvent considéré péjoratif, dont de nombreux cinéastes majeurs se sont admirablement servis. On n'a qu'à penser à Vittorio De Sica ou à certains films de Clint Eastwood. **Le Démantèlement** n'est pas un mélodrame pur. Toutefois, je carbure à la mélancolie. Je suis très attaché au passé, au mien et à celui qui nous rassemble. Contrairement au *Vendeur*, j'ai décidé de réaliser un film plus rond et plus généreux dans sa forme.

Un classicisme somme toute épuré qui vous permet de décrire un monde rural en voie de disparition, n'est-ce pas ?

Oui. On ne cesse de rabâcher aux réalisateurs qu'il faut qu'ils sortent des sentiers battus, qu'ils fassent preuve de « modernité », qu'ils réinventent la roue. Je me suis rendu compte que les fameux sentiers battus étaient désertés. Je me suis dit qu'il y avait là matière à investir. Et puis, je n'ai rien contre le classicisme. Il faut dire que les thèmes du film – la tradition, la perte de la tradition ou une coupure dans la transmission – me permettaient de faire un retour logique et personnel à un certain classicisme hollywoodien western, que ce soit celui de John Ford ou de Clint Eastwood. Je voulais revenir à des choses toutes simples, sans sophistication. En même temps, au niveau narratif, il y a quelque chose qui parvient à sortir de l'ordinaire.

Gaby est un personnage paradoxal. Il aime son métier et ses agneaux. Toutefois, dès que vient le temps de démanteler sa ferme, il ne semble montrer aucun regret.

Vous savez, mon long métrage est une œuvre bourrée de paradoxes. Pendant que certains spectateurs penseront que le film se termine bien, d'autres jugeront du contraire. *Le Démantèlement* est ainsi fait qu'il est construit sur une histoire en pente descendante qui s'avère le récit d'un acte d'héroïsme.

Gaby y évoque un perdant magnifique. Prenez Frédérique et Marie, ses deux filles. La première est égoïste, tandis que la seconde est égocentrique. Laquelle des deux est meilleure que l'autre ? Le public a tendance à préférer le personnage qui cherche à plaire. Par conséquent, on a l'impression que c'est Frédérique la méchante puisqu'elle est toujours absente. Un renversement ultime va pourtant se produire, révélant dans l'égocentrisme quelque chose de plus mauvais encore que l'égoïsme. Les paradoxes s'accumulent ainsi et brouillent constamment les pistes.

Un film où la morale n'a pas sa place ?

Tout à fait. Ce que fait Gaby, il le fait uniquement par amour. Ses filles lui manquent, sa femme aussi. Son seul désir est de se rapprocher des gens qu'il aime. Il n'a pas besoin de morale pour ça. Selon moi, il est le père traditionnel par excellence. Il représente nos parents qui n'hésitaient pas à souffrir pour que leurs enfants puissent s'élever dans la société. *Le Démantèlement* est surtout un film sur l'impossibilité de la transmission comme on l'imagine car, malgré tout, il y a transmission. En permettant à l'une de ses filles de repartir à zéro, Gaby poursuit un véritable acte de transmission, au risque toutefois de devoir faire face à sa propre finalité. ☹

« On ne cesse de rabâcher aux réalisateurs qu'il faut qu'ils sortent des sentiers battus, qu'ils fassent preuve de "modernité", qu'ils réinventent la roue. Je me suis rendu compte que les fameux sentiers battus étaient désertés. Je me suis dit qu'il y avait là matière à investir. »

